

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 1

Artikel: Veillées de chasseurs : [suite]
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213624>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

meint la pompa d'on poâ qu'est dégrenâ, et n'iarâ pas moian dè la demontâ et ni dè vouedi dè l'edhie dein lo borné po la remètrè ein état ; ne sarè pequa bouna què po lo pâys dâi derbons, kâ l'est assebin lo socllio que fâ, qu'on pao peinsâ, repeinsâ, combinâ, enfin quiet ! que no fâ vivrè, et se lo socllio manquâvè, lè z'idées, la cabosse, la bétanie, tot cein prevolerâi frou coumeint on revolin dè bise, et tot sarâi de : sarâi la moo.

Faut don, tandi lo né et tandi qu'on doo, que tot cein sâi mantenu, et l'est porquî lo socllio va adè ; mâ quand on s'eindoo, c'est coumeint s'en verivè folliet, kâ on ne repeinsè pequa a cein qu'on ruminâ, et vouaique que no seimblî qu'on est reveilli et qu'on se tràove la mâiti dâo teimps on ne sâ iô, et que se passè dâi z'af-fèrès jô lo diablo ne vai gotta.

C'est lo rêvo.

Ora, qu'ein est-te dè cliâo rêvo ?

Lé z'ons crayont que cein vâo arrevâ, et dâi z'auto diont que n'ia pas on mot de veré. Por-tant, dâi iadzo que y'a, et suivant cein qu'on rêvè, on pao s'on est asse malin què Caboton, ein teri on bon parti.

Caboton ètâi on coo qu'amavè gailla lo tabâ. Ne nicliavè pas ; ma chiquâve tant mé et tour-dzivè tant que l'avâi de quiet fourra dein son chetse-moqua ; mâ lo diablo c'est que man-quâvè soveint dè braza po atsetâ on paquet.

On dzo que l'étâi z'u per tsi lo syndiquo, lo syndiquo lâi fâ :

— Eh bin, Caboton, que dis-tou dè bon ?

— Ye dio, repond lo gaillâ, qui yè rêvâ sta né passâ que vo me baillîva on paquet dè tabâ et la syndiqua on paquêt dè cigarrès po la de-meindze, et cein m'a fè tot dzoïâo.

— Ah ! te crâi don âi rêvo ? T'es onco on rudo dadou. Ne sâto pas que lè rêvo c'est to lo contrèro dè cein qu'arrevè ?

— Ah ! c'est tot lo contrèro ! Adon lé vo que mè volliâi baillî lè cigarrès et la syndiqua lo paquêt dè tabâ ? Y'amo atant.

Et lo malin dè cè tsancro dè Caboton fe que l'eut cein que desirâvont. X.

Au seuil de l'éternité. — Le père ..., un men-diant bien connu, était en tournée en pays catholique. Il tombe dans la rue, frappé de congestion. On le relève et on le transporte à l'hôpital, où il est très entouré. Mais comme son état empirait, la sœur qui le veillait à son chevet et qui attendait son dernier moment, avait placé sur le lit un crucifix en argent.

Le moribond, en sentant la pesanteur de l'objet, ouvre les yeux et dit à la sœur :

— Est-il en argent massif ? P.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Veillées de chasseurs

III

S'estimant amplement renseignés, les chasseurs reprirent leur route, quand, au bout de quelques instants, le capitaine Oscar commanda *halte !* d'une voix qui souleva un nuage de sable en avant de la colonne. Tout le monde s'arrêta comme un seul homme.

— Je voudrais savoir, dit alors Oscar, où nous mène le Penn-Zef, en qui je n'ai pas plus de confiance qu'il ne faut. Nous avançons contre toutes les règles de la « stratégie » sans avoir envoyé d'éclaireurs sur nos flancs, de telle sorte que du haut des collines, à droite ou à gauche, nous pourrions être attaqués avant d'avoir épaulé nos carabines. Sortons de cette gorge et grimpons sur ce mamelon devant nous.

Penn-Zef, à qui fut traduite la pensée du capitaine, déclara qu'il n'y avait *macache* danger dans la gorge, mais qu'il conduirait volontiers la colonne sur le mamelon si elle y tenait *beseef*. Et alors toute la petite troupe de se diriger vers

le point en question. Cette éminence dominait un plateau où d'autres élévations sablonneuses ondulaient à perte de vue comme les flots de la mer. Après deux ou trois heures de marche qui firent croire aux chasseurs qu'ils cheminaient sur place, tant les dunes de sable se ressemblaient, Penn-Zef fit entendre une sorte de sifflement et se jeta à plat ventre en faisant signe à la Bande noire de l'imiter.

On était arrivé, d'après lui, à un poste éminemment propre pour l'affût. Il n'y avait qu'à ne plus bouger et à attendre les événements. Cependant six heures, six mortelles heures d'inaction se passèrent sans qu'on eût vu se lever seulement la queue d'un chacal. La Bande noire commençait à la trouver mauvaise, *beseef* mauvaise. A l'horizon, le disque orange du soleil tombait rapidement dans l'océan de sable ; bientôt la nuit serait là ; allait-on la passer à la belle étoile ? Penn Zef s'enroula dans son manteau blanc et se mit à ronfler. Force fut à la Bande noire d'essayer d'en faire autant, ce qui ne lui réussit qu'à moitié, la couche manquant de confortable, et les bouteilles emportées dans les sacs étant plutôt rares.

L'aube vint et toujours pas de gibier. On passa encore la matinée dans une vaine attente.

Nom d'un pot de colle ! s'écria Pache, en s'adressant à Penn-Zef, je te fiche une charge de grenaille dans le derrière, sauf le respect que je te dois, si d'ici à cinq minutes tu ne nous a pas fait tirer une hyène, un chat sauvage, un rat, un lézard, n'importe quoi ! A moins de manquer leur train, puis leur navire, ces messieurs doivent fiche le camp dans deux heures.

Penn-Zef poussa un espèce de cri d'oiseau et, se faisant un abat-jour de la main, montra à trois cent vingt-cinq mètres un point noir qui semblait bouger.

— Est-ce un lion ? demanda le Véridique. Si c'en est un, laissez-moi l'honneur de le combattre seul à seul.

— *Macache* lion, répondit Penn-Zef ; panthère *beseef*, *beseef*.

La Bande noire comprit qu'elle se trouvait en présence d'un groupe nombreux de panthères, ce qui est un fait excessivement rare, attendu que ces carnassiers n'ont guère l'habitude de se promener en jouant à la grande bande.

Penn-Zef exposa encore que, d'après lui, chacun des chasseurs pourrait vraisemblablement avoir sa panthère.

Ce fut Marius qui eut la gloire de tirer le premier, non sans une petite pointe d'émotion assez compréhensible. Le léger nuage de fumée dissipé, on vit que la bête sur laquelle il avait lâché son coup avait disparu et qu'une autre se montrait un peu à gauche. Puis ce fut le tour du Scaphandrier des Marais, puis des Lutteurs champions, du Véridique, de Pache, et, à chaque nouveau coup, on voyait s'éclipser un point mouvant et en surgir un autre tout à côté. La Bande noire tirait ainsi aussi commodément que les sociétaires des Armes de guerre, le dimanche matin, sur les cibles de la Pontaise.

— Quel diable de truc est-ce là ? murmurait Oscar, dont le tour vint le dernier. Il épaula, vise et fait feu. Et de nouveau à trois cent vingt-cinq mètres, le même jeu de se répéter... « Ah ! sacré b... de c... de Penn-Zef ! rugit-il, tu nous montes un vaste bateau !

— *Macache* bateau, Sidi Oscar.

— Parfaitement, un sale bateau, comme ta sale frimousse... Avant de tirer j'avais retiré la balle de ma cartouche et la panthère est quand même tombée. Explique-nous la farce, avant qu'on te fasse passer l'envie de renouveler semblable plaisanterie, fumiste de Penn-Zef... A genoux, misérable, fais ta prière !

La Bande noire entoure le misérable et fait le simulacre de le fusiller.

Alors, tout tremblant, Penn-Zef se découvre et dans un français correct, avec un accent bien connu, prononce ces paroles mémorables :

— Compatriotes, vous n'assassinerez pas un des vôtres perdu sur la terre étrangère, je suis de Lausanne et m'appelle Pénéveyre. Mon métier — qui me vaut souvent de cruelles avanies, comme en ce moment — mon métier est de fournir de grand gibier les nemrods d'Europe qui tiennent absolument à canarder les fauves. Malheureusement, les fauves en ce pays-ci, ça n'existe plus. Force m'est donc de m'arranger en conséquence. J'ai fait monter deux panthères empaillées sur des espèces de pivots, et deux Arabes, mes domestiques, font la manœuvre que vous avez pu voir, chaque fois que j'amène des étrangers par ici. Leur grand souci est de faire disparaître le prétendu gibier juste au moment où le coup part, afin que les balles ne l'endommagent pas, et je dois avouer qu'ils sont fort habiles à ce jeu-là, ce sont de merveilleux cibarrès. A côté de cette installation se trouve une provision de peaux de panthères pour les amateurs qui désirent rapporter un petit souvenir de l'Atlas : ça fait toujours plaisir aux dames... Maintenant chers compatriotes, je vous ai tout avoué, tuez-moi si vous voulez.

Mais Pénéveyre avait conté son histoire si gentiment qu'aucun des membres de la Bande noire n'aurait eu le courage de commettre ce forfait, et comme le temps pressait, ils envoyèrent leur impayable compatriote leur chercher une peau de panthère pour chacun d'eux. Pénéveyre, accompagné de deux fils du désert, revint bientôt avec une cargaison de fourrures.

Et voilà comment, quelques jours plus tard, les femmes des chasseurs furent gratifiées chacune d'une peau de panthère.

— Mais, fit l'une d'elle à son mari, tu me dis que c'est la robe de la bête que tu as abattue dans l'Atlas au prix de mille dangers, et je vois qu'elle porte à la queue la marque, « *Au Léopard*, Galeries du Commerce, Lausanne ».

— Il y aura eu une confusion dans les envois, je vais mettre la chose au clair, ma chérie.

Le chasseur prend ses jambes à son cou, vole chez le pelletier et lui demande s'il aurait au nombre de ses clients un nommé Penn-Zef.

— Penn-Zef, répond le marchand, sans doute, c'est même l'homme avec qui je fais le plus d'affaires. Penn-Zef d'Ain-Sefra, parbleu ! Il m'achète toutes les peaux de panthères que je reçois d'Abyssinie, ce qui m'a toujours paru un peu drôle, entre nous.

Ainsi ce brave Pénéveyre, tout malin qu'il était, n'avait oublié qu'un point : effacer la marque du marchand.

La Bande noire jura de ne plus retourner dans l'Atlas. V. F.

Qui l'eût cru ? — Une jeune fille se présente chez une dame qui demande une cuisinière.

— Où avez-vous servi en dernier lieu ? questionne celle-ci.

— Chez un aveugle, madame.

— Et pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Parce qu'il était trop regardant.

UN LIVRE DE RAISON JURASSIEN¹

II

Voici la suite du *Livre de raison* de la famille Martignier, à Vaulion.

Ce qu'estant fait, S. S. B. (Sa Seigneurie baillivale) nommée Jacob Stettler, a fait une égence répartition des graines, ordonnant à chaque personne demy quarteron par semaine pour leur entretien jusques à la moisson ; ce qu'ils pouvaient avoir de plus, on les obligeoit à le vendre à ceux qui n'en avaient pas et pour l'avoir lon leur faisait des billets qui ordonnaient de le livrer. Et, à Vaulion, il s'en est encore trouvé environ douze sacs après l'égence faite, dont S. S. B. se réservait d'envoyer acheter à des personnes des autres villages où il n'y en avait pas, et deffense a été faite dans

¹ Une erreur typographique a été commise dans le titre du premier article ; on a imprimé : *Livre de Maison*, pour « *Livre de Raison* ». Nos lecteurs auront d'eux-mêmes fait la correction.